

Le maillon faible

N° 61

C'est en découvrant le manège forain qu'elle comprit qu'elle aurait dû refuser. Qu'elle aurait dû décliner. Qu'elle aurait dû rester aux côtés de Sarah, son amie, sa voisine, sa presque soeur.

Elle n'a rien fait de ce qui était raisonnable. Elle est ainsi faite. Elle n'y peut rien.

Elle n'est pas comme Sarah.

La musique du manège était trop forte et elle se sentait agressée. « *Elle a les yeux révolvers* », *c'est la chanson préférée de sa mère, un vieux chanteur qui doit être mort... depuis longtemps ...*

Elle frissonna. Le vent qui soufflait depuis le matin avait rendu agréable cette chaude journée de septembre. Mais alors que le soir tombait, l'atmosphère se rafraichissait. Les jours raccourcissaient inexorablement alors que l'on se croyait encore en été.

Elle regrettait maintenant. Elle aurait aimé être aux côtés de Sarah, peut-être actuellement devant la boutique des nougats. Il se peut aussi, pensa Fanny, que Sarah n'ait pas voulu y aller sans elle et qu'elle s'en est directement retournée à la maison, souffrant de la trahison de son amie.

Je l'ai laissée tomber pour suivre un mec insignifiant, un vantard autocentré. Car c'est ce que pense Sarah de tous les garçons qui tournent autour de moi.

Autocentré ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Quand elle avait répondu par l'affirmative à ce garçon - elle ne connaissait même pas son nom - elle n'avait pas regardé Sarah, car elle savait les yeux noirs qui mitraillaient, la moue qui disait tout à la fois son dépit, son inquiétude et sa surprise. Oui Sarah avait été surprise par sa décision. Interloquée plutôt. Parce qu'elles étaient là toutes les deux, tranquilles à manger une glace, appuyées à la balustrade rouge et jaune et regardant les gens qui montaient ou descendaient de la grande roue. Et puis, fffrrutt, comme une mésange au printemps, Fanny s'était envolée et Sarah s'était retrouvée seule avec sa glace.

Je l'ai laissée tomber comme une vieille chaussette.

C'était l'expression favorite de sa mère.

Et aussi : *rien ne sert de courir, il faut partir à point.*

A point ? Oui, mais quand ?

Parfois Fanny pensait : Sarah doit être jalouse, aucun garçon ne l'invite jamais.

C'était toujours elle, Fanny, que les garçons abordaient. Elle savait très bien qu'elle était plus jolie que Sarah. Elle se maquillait consciencieusement, n'avait pas peur de dénuder ses épaules, de lacer et délacer ses cheveux, les remonter sur sa tête pour mieux les relâcher ensuite. Elle choisissait ses vêtements avec soin, aujourd'hui par exemple, pour la fête foraine, elle étrennait un petit haut blanc aux fines bretelles, un jean percé - sans marque, mais bon-, des sandalettes à talons compensés ... Et aux oreilles, de larges anneaux en argent qui cliquetaient à chaque fois qu'elle bougeait la tête. Quatre à cinq bracelets au poignet gauche. Elle les adorait. L'un d'eux, en fils tressés mordorés, lui avait été donné par Sarah. Celui que sa mère lui avait offert était en argent. Des breloques en forme de petits chiens - des Airedales Terriers, sa race préférée - y pendouillaient. Un jour elle aura des chiens, mais là, elle ne pouvait pas. Elle avait compris ce que lui avait dit Sarah : il faut aimer les animaux suffisamment pour ne pas accepter qu'ils soient seuls et enfermés toute la journée.

Sarah avait raison. Si elle avait un chien, il serait seul, enfermé dans la petite maison, du matin au soir, du lundi au vendredi. Abandonné comme une vieille chaussette lui aussi.

Sarah avait les cheveux très courts, s'habillait avec les vêtements de son frère aîné, trop grands pour elle, un bonnet noir sur la tête, un piercing dans le nez, ne se maquillait jamais - elle avait bien du noir autour des yeux, mais Fanny n'appelait pas ça du maquillage, c'était du noir c'est tout - et ce que fanny ne comprenait pas c'était que Sarah avait toujours l'air de faire la gueule. Elle, Fanny, elle riait pour un rien, adorait afficher ses quenottes étincelantes, savait montrer aux garçons que ce qu'ils disaient était très intéressant. Elle les flattait, les retenait, les provoquait aussi parfois. Elle jouait avec eux, elle s'amusait.

- Tu minaudes, lui disait souvent Sarah.

Sarah les trouvait chiants, imbus d'eux-même, n'ayant rien à raconter, souhaitait qu'ils s'éloignent au plus vite.

Fanny savait pourtant que Sarah avait deux bons potes, ce qui finalement l'étonnait. Le premier s'appelait Antoine. Sans intérêt, des boutons et des grosses lunettes, des vêtements qu'il sortait d'où ? Sarah et lui se retrouvaient souvent au CDI. Pour chercher des trucs sur internet, emprunter des livres, voir même, elle le soupçonnait - Sarah ne lui avait rien dit - écrire des petites histoires. Enfin ... c'était Sarah qui écrivait et Antoine qui dessinait. Elle les avait surpris une fois, alors qu'elle passait derrière eux. Elle avait fait

celle qui n'avait rien vu, comme si elle avait franchi une porte interdite. Ce qui la rassurait c'est que malgré la bonne entente avec Antoine, Sarah avait besoin d'elle pour aller à la plage ou à la fête foraine comme aujourd'hui.

Le deuxième c'était Louis. Beau gosse, traînant tout le temps avec une bande, des premiers de la classe comme Sarah. Il arrivait au collège en vélo, même quand il pleuvait. Comme Sarah. Ça avait fini par les rapprocher et depuis le printemps, ils pédalaient ensemble sur les routes, souvent le dimanche en fin de journée. Mais aujourd'hui, il y avait trop de vent. Sarah s'était laissée tenter par la fête foraine.

Et maintenant, Fanny se retrouvait avec ce garçon au jean moulant près du manège, le manège qu'elle ne voulait surtout pas essayer. Il lui avait dit : viens, tu vas connaître le grand frisson. Elle l'avait suivi, comme un aimant.

Ça faisait déjà un moment qu'elle l'avait repéré, lui, avec son jean Hems - le plus cher de tous les jeans – les poches gonflées par des objets qu'on pouvait supposer être un téléphone, des cigarettes et des clefs. Il portait un débardeur blanc qui laissait voir ses muscles et sa peau bronzée. Il marchait d'un pas alerte et décidé, souple comme un indien. Il allait et venait au milieu de la fête, aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau ou plutôt comme un lion dans la savane, aux aguets comme un animal en chasse. Puis il s'était approché :

- Vous n'y allez pas ? Il désignait la grande roue devant elles.

Ce manège-ci était autrement plus terrifiant que la grande roue. Tous ceux qui s'y risquaient criaient comme des cochons qu'on égorge. C'était également une grande roue, mais elle s'apparentait davantage à un bolide dont les sièges tournaient sur eux-mêmes et les gens se retrouvaient régulièrement la tête en bas. Terrifiant ! Non elle ne voulait pas.

- Je vais t'attendre, lui avait-elle dit, et te faire signe à chaque fois que tu passeras devant moi.

Pour qu'il n'insiste pas, elle le regarda avec admiration. Elle savait faire.

Il est tellement plus qu'elle. Elle est tellement moins que lui.

Elle l'attendait, bien sagement. Mais elle savait qu'elle ne devait pas.

Et après ? se disait-elle. Que va-t-il se passer quand il va redescendre ?

Un sentiment de danger excitant.

Ne fais pas ta mijaurée. Il est super beau ! Des yeux sombres et profonds, des dents si blanches que tu te demandes comment il fait. Quel dentifrice est capable de ça ? Une souplesse de félin... Un jean Hems moulant, le plus cher.

Avec un peu de chance, la bande à Priscillia va me voir avec lui ; je marquerais des points, c'est clair.

Le manège s'arrêta et il en redescendit, toujours vivant, à peine secoué.

- Trop fort ! Elle frappa dans ses mains.

- Tu vois je suis revenu entier, la prochaine fois tu m'accompagnes !

Il alluma une cigarette et attrapa Fanny par le bras, l'entraîna derrière le manège dans un endroit où il fallait enjamber des câbles. Puis ils arrivèrent dans le verger du presbytère. Il s'appuya à un pommier et l'attira vers lui. Fanny se retrouva collée à son corps, à ses muscles, à son Hems. Elle tira sa tête en arrière pour ne pas le respirer de trop près. Mais elle sentait ses jambes entre les siennes, ses mains à lui sur ses bras à elle. Son cœur cognait dans sa poitrine.

- Je voudrais rentrer maintenant.

- Déjà, mais nous n'avons pas encore fait connaissance ... Tu t'appelles comment ?

- Fanny

- Moi c'est Tom. Je te trouve très jolie Fanny. Ce serait dommage de rentrer alors qu'on s'entend si bien.

- J'ai promis à ma mère de ne pas traîner ...

Elle le voyait maintenant, il était bien plus âgé qu'elle. Peut-être 18 ans ?

Il lui passa la main dans les cheveux, contourna sa bouche et s'attarda sur ses lèvres ...

Ses mains sentaient le tabac.

Fanny recula, mais il la rattrapa par le bras.

- Tu veux une cigarette ?

Elle n'était pas sûre d'aimer ça, elle avait déjà essayé avec des copains sur le terrain de foot, après un match. Elle accepta. La tête lui tourna. Alors, elle laissa la cigarette se consumer dans sa main droite qu'elle tenait légèrement derrière sa cuisse. Elle aurait voulu la jeter, mais n'osait pas. Il l'aurait forcément remarqué.

- Comme tu es douce, gentille ...

C'était un sentiment étrange de crainte et d'excitation en même temps. Elle se sentait faible, quelque chose se passait avec son cœur, comme si elle venait de faire deux longueurs de piscine en essayant de battre son propre record. Et puis cette sensation de chocolat fondu dans les veines. Un écoeurement, un trop plein.

Quand il l'avait touchée tout à l'heure, elle avait frémi. Elle aurait voulu qu'il la touche encore tout en le redoutant. Elle perdait le contrôle, c'était terrifiant et bon à la fois.

La démarche de ce Tom, son sourire, ses longues jambes, sa main qui tenait une cigarette. Sa manière de rejeter la fumée, il ne l'expulsait pas en soufflant longuement comme la plupart des fumeurs, il la retenait longuement dans sa bouche. Quand il la lâchait avec un mouvement de la langue, elle sortait enroulée sur elle-même.

- Viens ! Allons acheter des pommes d'amour. Il jeta sa cigarette au sol. Il la prit par la main.

On est déjà ensemble ?

Je quittai la fête un peu vénère. Décidément, je perdais mon temps avec Fanny ! Elle se laissait embarquer par le premier venu. Le plus voyant sur la place. Un mâle arrogant et vantard ! Et Fanny qui aime ça ! Fanny aime tout ce qui brille.

Même si elle avait le même âge que moi, je la considérais comme ma petite sœur. Elle était toujours fourrée chez nous. Sa mère bossait dans un restaurant et rentrait très tard le soir. Depuis qu'elle était bébé c'était ma grand-mère qui la gardait, tout comme moi et mes frères. Maintenant c'était plutôt moi qui avait un œil sur elle...

On ne lui connaissait pas de père. Mais depuis quelque temps, quand nous partions pour l'école au petit matin, on apercevait un homme qui quittait leur maison. Fanny ne m'en parlait jamais.

C'était la première fois que je la laissais seule. Avais-je bien fait ? Je l'avais trouvée tellement stupide à roucouler avec ce type ! J'avais voulu lui montrer que je n'étais pas sa mère, ni sa grande soeur. Si tu veux roucouler ma cocotte, roucoule ! Mais sans moi. Nos vies se séparent peut-être ici ? Maintenant ?

Elle était si fragile.

Qu'allait-il se passer ? Elle allait se laisser séduire. Je savais qu'elle avait trop peur du manège pour y monter. Mais ensuite ? Qu'allait lui proposer ce garçon aux dents trop

blanches. Il avait repéré qu'elle était naïve, influençable. Moi, il ne m'avait même pas regardée. Je me demandais même s'il m'avait vue.

Je devais y retourner.

Merde, je ne peux vraiment pas la laisser seule. Il faudra bien qu'un jour j'y arrive. Mais aujourd'hui, c'est pas encore le moment. Il faut que j'y retourne !

Je revins sur mes pas. La côte que je prenais dans le sens inverse me semblait plus dure et plus longue qu'à l'accoutumé. Je pressais le pas.

J'ai appelé Fanny pour lui dire que j'arrivais, mais elle ne répondit pas.

Je suis passée devant le restaurant où travaillait sa mère. A travers la baie vitrée je voyais la grande salle, presque pleine, c'était l'heure de pointe. Les effluves de poisson et de frites m'étreignirent. J'avais une faim de loup.

J'hésitais à entrer dans le restaurant. Fanny aurait pu avoir l'idée de saluer sa mère en passant ? Non. Pas à l'heure de pointe. Elle savait que sa mère serait contrariée par sa présence, elle avait à peine le temps de respirer entre deux clients.

J'appelais ma mère pour lui dire que je n'allais pas tarder à rentrer. Elle me raconta le poulet au four et les haricots verts du jardin.

Sur la place de la fête foraine, il y avait davantage de monde. L'odeur de la barbe à papa et d'amandes grillées manqua de me faire défaillir. Je me dirigeai vers les cris provenant du manège infernal. Pas de Fanny. Je m'attardais dans l'espoir de la reconnaître parmi ceux qui étaient montés à bord. Je ne voyais rien, la roue tournait trop vite. J'ai attendu qu'elle s'arrête. Fanny n'était pas à bord, l'autre, le mâle alpha non plus. J'ai fait le tour de la place, personne à la grande roue, personne aux boutiques de nougats et pommes d'amour. Peut-être les auto tamponneuses ? Personne non plus. Fanny s'était envolée.

J'ai refais un tour et j'ai croisé la bande à Priscillia. Trois gamines en débardeur, nombrils apparents, malgré le froid qui tombait.

- On l'a croisée, à la boutique des nougats. Mais il y a au moins dix minutes. Elles s'esclaffèrent. Faut pas s'inquiéter pour elle, elle est entre de bonnes mains !

Je ne répondis rien. J'ai encore essayé de l'appeler, mais je suis tomber sur le répondeur. Pourquoi avait-elle coupé son téléphone ? Elle n'avait plus de batterie, ça lui arrivait souvent. Elle avait un vieil i phone qui se déchargeait très vite.

Je ne savais plus quoi faire.

Il l'entraîna vers le port et delà, ils se dirigèrent vers la plage. Il faisait noir maintenant, le vent les prenait de face. Fanny aurait voulu rentrer. Mais il ne l'écoutait pas.

- Suis-moi, je te dis. Tu m'as allumé, maintenant tu vas passer à la casserole.

Passer à la casserole ! Elle avait entendu cette expression dans des séries, mais qui l'utilisait encore aujourd'hui ? Dans tous les cas, ça craint, croyait-elle justement.

Fanny avançait difficilement, ses pieds se tordaient dans tous les sens. Ses semelles compensées n'étaient pas des alliées. Dès qu'ils arrivèrent sur le sable, elle lui demanda un instant pour retirer ses chaussures. Il lui accorda cette pause mais rien de plus, elle n'eut pas le temps de les prendre avec elle.

- où m'amènes-tu ? Lâche-moi, s'il te plaît, tu me fais mal.

- Je connais un endroit où on sera à l'aise. Ne t'en fais pas. Personne ne nous verra ...

- Arrête ! Supplia-t-elle.

- On y est presque.

Il la tenait solidement et Fanny ne pouvait pas lutter. Il était fort et musclé.

Elle avait froid. Le vent jouait avec les nuages et par moment la lumière nocturne éclairait la plage et les dunes. Les vagues s'écrasaient sur le sable les unes après les autres, sans relâche, avec obstination.

- Arrête de chialer, lui-dit-il en la tirant plus violemment par le bras.

Fanny pleurnichait. Elle comprenait qu'elle était perdue. Elle avait essayé de l'attendrir en jouant son rôle de petite fille innocente et fragile. Il n'en avait que faire. C'était même peut-être le contraire.

Pas âme qui vive sur la plage, même pas un promeneur avec son chien. Personne pour l'entendre crier.

Alors que je désespérais, j'ai aperçu mon frère et son copain Octave qui s'éloignaient en prenant la rue du restaurant, ils rentraient à la maison. Ils me tournaient le dos et ils étaient à plus de 300 mètres, mais j'ai aussitôt reconnu leurs silhouettes. Ils étaient très grands tous les deux, très minces. Une paire d'échalas dégingandés. Toujours accouquinés l'un avec l'autre. Je les ai rejoint en courant.

- Je cherche Fanny, elle m'a laissée pour un garçon qui ne me dit rien qui vaille. Je ne sais pas où elle est. J'ai fait le tour de la fête, elle n'est nulle part. Je suis inquiète.

- Fanny avec un type louche ? Oui, on les a vus ensemble. Si c'est ce que je pense, ça va se finir aux dunes.

J'étais toujours surprise par mon frère et son copain. *Se finir aux dunes ?* Ils savaient des choses que je ne savais pas ...

Ils se mirent à courir vers le port et je les suivis. C'était étrange de courir à leurs côtés. Ils ont la puissance mais pas vraiment la technique. En pleine croissance d'ado, mon frère et Octave brassaient beaucoup d'air avec leurs bras désarticulés. On aurait dit des marionnettes animées par un marionnettiste débutant.

On apercevait deux silhouettes dans la clarté de la plage. Je me suis pliée en deux pour reprendre ma respiration. Les deux garçons s'arrêtèrent eux aussi. Désormais, il allait falloir courir face au vent et les pieds dans le sable. Je faisais confiance à mes mollets de cycliste.

Quand je me suis redressée, la plus petite des silhouettes s'est détachée brutalement de la grande et s'est précipitée vers la mer. C'était Fanny qui s'échappait. Je craignais que le type ne la rattrapât sans problème. Mais il semblait bloqué là où il était. Fanny courait comme une folle et ne s'arrêta pas devant l'eau. Elle plongea sans hésiter. Ma petite Fanny, ma petite sirène, mon petit poisson, c'est vrai que tu es arrivée première dans ta catégorie lors de la dernière traversée de l'estuaire.

Malgré les vagues qu'elle recevait comme des gifles, elle s'éloignait à vive allure du rivage. L'autre ne bougeait toujours pas. Jusqu'à ce qu'il nous remarquât, trois dingues criant et gesticulant, fonçant sur lui. Il s'enfuit alors dans les dunes.

Nous l'avons ignoré et nous avons appelé Fanny de toutes nos forces. Elle ne nous entendait pas. Finalement, elle s'est arrêtée de nager et nous a aperçus.

Quand elle est sortie de l'eau, elle était transie. Elle a serré ses cheveux en tire-bouchon pour les essorer. Et pendant que les garçons tournaient le dos, je lui enlevai son petit haut à fines bretelles, son soutien gorge et je lui enfilai mon sweat. L'opération était délicate car elle grelottait et ne pouvait participer.

Désormais en tee-shirt, j'avais froid moi aussi. Octave m'a passé sa veste. J'adore les habits trop grands pour moi. J'adore porter les vêtements des autres, surtout ceux des gars. Mais j'adore surtout la veste d'Octave ; une gabardine bleu marine aux boutons dorés. Cool.

Et nous sommes rentrés ainsi, serrant Fanny entre nous. Elle riait. Elle tremblait.

- Je ne sais pas ce qui m'a pris, dit-elle en chevrotant. Tout à coup, j'ai réalisé que la mer était là toute proche, qu'elle m'attendait, qu'elle me tendait les bras, qu'elle m'appelait. D'un coup sec, j'ai arraché mon bras de l'emprise de sa main en me rappelant ce que tu m'as appris Sarah. Le maillon faible de quelqu'un qui t'emprisonne le bras avec la main, c'est l'espace entre son pouce et son index. Il suffit de diriger ta force vers cet espace.

- T'es trop forte !

Elle riait, elle tremblait. Fière d'elle. Nous riions tous les quatre.

Elle se figea soudain et tomba à genoux devant ses sandalettes abandonnées dans le sable. Elle éclata en sanglots. Enfin !

Nous marchions maintenant le vent dans le dos. Fanny pleurait toujours. C'est mon frère qui tenait les sandalettes pour que Fanny puisse réchauffer ses mains dans les poches ventrales du sweat.

- Tout de même lança mon frère, je ne comprends pas pourquoi il ne lui a pas couru après, quand elle lui a échappé ...

- Si tu te rappelles bien le cours de Madame Scouarnec, dis-je, l'effet de surprise peut-être une arme fatale ...

Nous avons tous gardé un souvenir aigu du cours de Mme Scouarnec. Cette prof, spécialement formée à l'égalité hommes/femmes et aux relations amoureuses, nous avaient secoués et marqués par la précision et la pertinence de son discours sur les rapports de force. Nous avons abordés des sujets qui nous avaient passionnés comme l'amour toxique, le viol, le consentement, l'emprise, etc.

- C'est vrai ... se rappela mon frère. Impressionnant !

- Avec la mer, son amie à proximité, Fanny s'est sentie plus forte. Sa détermination soudaine a paralysé le type, précisai-je.

- Chacun son truc dit Fanny en reniflant, lui c'est se faire secouer dans les airs, moi c'est c'est dans la mer. Nous n'étions pas fait pour nous rencontrer. Fanny riait en pleurant.

- Trêve de plaisanterie, dis-je, il nous reste à porter plainte. Je réalisais tout à coup la gravité de la situation.

- Je vais le faire, affirma Fanny. Je suis grande maintenant. Mais j'aimerais bien que tu m'accompagnes.

Oui je l'accompagnerai. J'étais témoin après tout. J'espérais que sa mère pourrait se libérer. Il nous fallait une adulte, c'est sûr.

M'est venue dans la tête l'histoire d'une amie à ma mère, qui avait sonné chez nous au milieu de la nuit en réveillant toute la maisonnée. Elle était en pleurs, elle venait de se faire agresser par un type alors qu'elle garait sa voiture sur sa place de parking. L'agresseur avait finalement pris la fuite et elle s'était immédiatement rendue au commissariat. Comme le commissariat était fermé, elle avait raconté son histoire à l'interphone. On lui avait répondu de repasser le lendemain.

Donc, nous aussi, nous attendrons demain.

J'avais faim, le poulet qui nous attendait me semblait tout à coup plus important que le commissariat. Je m'en voulais un peu de ces pensées, mais j'étais soulagée de rentrer à la maison. Nous avons contourné le port pour éviter de traverser la fête. Nous marchions toujours dans le sable, en silence maintenant, épuisés, affamés. Notre maison apparut enfin, avec un éclairage bienveillant dans le jardin. Les fenêtres brillaient elles aussi. Maman nous attendait. Nous étions quatre pour son poulet. Elle ne serait pas surprise, elle avait l'habitude.